

L'AMI DE LA RELIGION

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

12s-6a. ANNEE.

"Le tronc chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

ANNEE. 12s-6a.

BUREAU DE REDACTION. Rue Ste. Famille, No. 11

Québec, LUNDI, 18 Décembre 1848.

BUREAU DE REDACTION. Rue Ste. Famille, No. 14

JOURNAL LITTÉRAIRE.

Tableau des clubs parisiens.

Nous empruntons le récit suivant, récit très-curieux, au correspondant parisien de l'Indépendance belge; on verra à quel degré d'exaltation et de dévergondage sont arrivés les clubs, et quelle physionomie ils présentent.

Nos clubs, convertis en réunions électorales, sont de plus en plus épiques. Les orateurs ayant habitué le public au poivre de leurs discours, sont obligés de recourir au gingembre pour relâcher l'émoussement de ses sens. La réunion de la chaussée de Matyrs, a été fort curieuse sous ce rapport. Le gingembre oratoire a été dépassé, et on en est venu aux coups de poing. Et voici comment. Un ouvrier pessimiste, peu enthousiaste de Louis Blanc, de Raspail, de Ledru Rollin, pour lesquels Bernard, le président, venait de verser des flots d'éloquence, expliquait à la tribune les motifs qui l'empêchaient de voter pour qui que ce fût; attendu, disait-il, que blancs ou bleus, verts ou rouges, légitimistes ou dynastiques, socialistes ou frontagnards, tous commettent des fautes, tous trahissent leurs promesses dès qu'ils sont au pouvoir.

C'était vrai, mais c'était trop vrai pour le public! Il murmura. Le président Bernard crut lui plaire en traduisant fortement ses murmures, ce qu'il fit en disant: "L'orateur ferait mieux de rester chez lui; il ne nous comprend pas, il faut qu'il soit entêté comme un mulet, pour professer tant de stupidités..." A ce mot de mulet, une voix de la salle répondit bator. L'un valait l'autre. Mais un malheureux quidam, soupçonné et d'avoir adressé cette épithète à Bernard, et d'être un agent du club de la Chaussée-d'Antin, ce qui n'était pas exact, fut immédiatement appréhendé au corps et jeté brutalement à la porte. Bien entendu que les poings jouèrent. Ceux-ci voulaient protéger la victime contre cette exécution sommaire; ceux-là tenaient à donner satisfaction à leur président, qui secourait sa cririère (tous les présidents des clubs ont des chevellures mérovingiennes) comme un lion effarouché. L'incident fut très-tumultueux et dura au moins vingt minutes. A la reprise de l'audience, Bernard s'écria:

"Ah! je les connais, les brigands qui viennent au milieu de notre paisible assemblée, de nos fraternelles délibérations pour y répandre la discorde! Ils sont payés pour cela. Ce sont des lâches... Si vous en trouvez ne les ménagez pas... J'en aperçois bien un d'ici [Bernard jette ses yeux vers un côté de la salle]; il a un bel habit, des manchettes, des gants jaunes et des brodeuses... S'il bouge, on l'expulsera..." Et l'Assemblée de hurler comme des molosses répondant à l'appel du chasseur. Après cet épisode, Bernard prononce un speech pour recommander la modération et détourner de l'émeute. C'est charmant! Il me semble voir un individu secouant des torches dans une poudrière, et invitant le public à prendre garde d'y mettre le feu. Ce Bernard est pourtant un homme instruit, intelligent... mais il est comme tous les jeunes démagogues qui ont rêvé la célébrité avant que de véritables services rendus au pays, avant qu'un talent mûri par les souffrances du travail et de la vie leur donnent des droits à cette célébrité. Ils brûlent les étapes de la gloire et se font Erostrates. C'est plus vite fait que de devenir potier et honorablement citoyen utile... Cette soif immodérée de l'ambition, cette fièvre

qui dévore les ambitieux, voilà la plaie de nos sociétés modernes.

Un autre orateur, nommé Gustave Debray, a dit d'assez bonnes vérités, tout en faisant l'éloge de l'empire, ce qui n'était pas sans obstacles, attendu qu'il n'est plus possible de parler empire aujourd'hui sans qu'aussitôt on vous suppose être un bonapartiste; et ce que les partisans de Louis Napoléon ont de mieux à faire dans les clubs est de se taire; s'ils osaient élever la voix, ils seraient écrasés. Gustave Debray parlait donc non pas contre mais sur la candidature de Ledru-Rollin et de Raspail.

Citoyens, s'est-il écrié, croyez bien que Raspail, Caussidière et Louis Blanc eux-mêmes, croyez que les plus ardents socialistes deviendraient soudainement réactionnaires dès qu'ils toucheraient le pouvoir. C'est fatal. Dès qu'on est nichela-hant, on subit une influence à laquelle il est impossible d'échapper. La démocratie est exigeante. Ceux qui la représentent seraient bientôt obligés de lui résister. Nous autres, nous sommes plus forts au dehors qu'au dedans du pouvoir. Notre rôle est de le surveiller, de le stimuler, de lui chercher ses pièces; non de nous y précipiter comme Armand Marrast dans son fauteuil de curé présidentiel... Voilà pourquoi j'ai jamais beaucoup mieux que nous n'eussions pas de président..."

Vous ne vous seriez pas doutés que l'orateur, débutant par l'éloge de l'empire, c'est-à-dire du gouvernementalisme le plus robuste que nous ayons eu en France, arriverait à cette conclusion. Les transitions oratoires sont très-brusques dans les clubs. Bernard n'a pas été de l'avis de l'orateur. "Nous ne devons pas nous abstenir de voter, s'est-il écrié; il faut, au contraire, que nous votions pour un seul homme, pour le candidat socialiste qui sera désigné. Ce sera une protestation en faveur du droit au travail, contre les escamoteurs du National, les Cavaignac, les Thiers, les Dufaure et tous les saltimbanques qui nous ont volé notre république démocratique et sociale."

Bonnard, l'épicier, vous n'avez pas oublié pourquoi le peuple le nomme ainsi, ne veut pas de président. Il a continué hier à soutenir cette thèse et à attaquer Cavaignac avec l'atticisme qui lui est propre. "Un président, s'écria-t-il, c'est un roi, et des rois, nous n'en voulons plus. (Bravos frénétiques.) C'est gueux-là décapitent leurs Etats et brûlent leur capitale. Ferdinand de Naples en a décapité deux, et Ferdinand de Vienne en a brûlé trois: Milan, Prague, Vienne... Il nous faut une République, mais ni blanche, ni bleue, ni verte; nous la voulons rouge... [Trépignements d'enthousiasme]. Oui, d'un beau rouge, couleur d'un sang généreux. (Bonnard est médecin.—Vive le docteur! vive l'épicier! vivent les rouges! à bas les tyrans et les aristocrates.—Exclamations des assistants.)

"Et puis qui nommerions-nous? continue Bonnard, Lamartine! il est trop changeant! Bugaud? impossible! Ledru-Rollin? il a fait des fautes! Raspail? c'est bon, quoiqu'un peu camphré. Quant à Cavaignac, c'est un serin jaune qui ne serait pas capable de nous apporter autre chose que la bête de république bleue que nous avons aujourd'hui..."

Je voudrais vous peindre la figure de Bonnard, ses cheveux crépus, son long nez crochu comme un point d'interrogation, ses yeux enfoncés et dessinés en oblique, de telle sorte que le coin de l'œil tombe plutôt sur la joue qu'il ne relève vers les sourcils, son organe nazillard, ses

gestes coniques, sa maigreur terreuse, et tout cela accompagné d'un certain air, bon enfant qui lui attirerait l'absolution de ceux même qu'il écorche si plaisamment; mais Balzac seul pourrait vous croquer cette physionomie bizarre. Il est l'idole de la foule qu'il amuse. Dès qu'il apparaît, tous les visages deviennent exultants. Au demeurant, ce démagogue est un brave homme qui a besoin de rire et de parler. Il est poltron comme un lièvre. Au moindre souffle orageux, il disparaît, et la police, qui ne peut se décider à le prendre pour un péril, l'oublie. Dumoins, est-ce un garçon d'esprit; et l'esprit est si rare dans ce pays des déclamations furibondes! Quand je dis garçon, je ne trompe. Bonnard compte quarante à quarante-cinq ans; il a une femme et une demi-douzaine d'enfants. Tout cela meurt de faim.

Voulez-vous venir avec moi dans le faubourg Saint-Antoine au club Roisin; tenez, voilà encore un orateur qui a le courage de parler avec franchise; que dis-je? en voilà deux, trois, quatre; tout le monde est sincère aujourd'hui. C'est rare, écoutez Delbruck, le phalanstérien, il résume la pensée commune:

"Je veux pour président, moi, un homme qui reconnaisse le droit au travail... Mais en êtes-vous dignes, citoyens. Le droit au travail? Franchement, j'en ai peur que non. (Rumeurs.) Vous n'êtes pas encore mûrs pour l'association. Vous semblez répugner plutôt qu'incliner à vous unir. L'Assemblée nationale a voté 3 millions pour encourager les entreprises faites par les ouvriers associés, eh bien! vous n'avez pas eu en profiter. [C'est vrai! il a raison! nous sommes des faignants].—Et pourquoi? Parce qu'il aurait fallu accomplir certaines formalités, certaines prescriptions imposées par le Code de commerce.

—Mais cela vous embête... Vous reculez devant la moindre obligation. Et votre paresse, votre stupidité vous fait préférer le salariat routinier à l'association émancipatrice. [Tonnerre d'applaudissements.] Vous voyez bien que votre éducation n'est pas faite. On vous empiérait les mains de libertés que vous les laissez choir, n'ayant pas la force de les tenir, encore moins le savoir de les digérer... [Bravos redoublés.]

Alors le président Langlois félicite l'orateur, loue ceux qui ont tenu le même langage, de parler ainsi au peuple; toutefois, il est convaincu que, les clubs aidant, le peuple finira par comprendre ses véritables intérêts et par retirer de l'art. 13 de la constitution les fruits que cet article recèle dans son sein. Et il lit l'art. 13 dans lequel il est dit que l'Etat garantit aux citoyens la liberté du travail et de l'industrie, l'enseignement primaire, l'éducation professionnelle, l'égalité des rapports entre les ouvriers et les maîtres, des institutions de prévoyance et de crédit, etc. Au même moment, on entend résonner le canon. Le public composé exclusivement de travailleurs, frissonne... C'est une Saint-Barthélemy de démocrates, s'écrie un spectateur.

"Non, camarades, dit Langlois. Ce sont des coups de canon qui annoncent le vote de la constitution. Espérons que dans le nombre il y en a un qui retentira à l'intention de l'article 13 et de l'accomplissement de ses promesses!"—Vive la république démocratique et sociale, crient aussitôt toutes ces blouses, moins heureuses de l'allusion du président que d'être sûres qu'il n'y pas à craindre une répression militaire.

Une séance de club extrêmement ani-

mée s'est tenue dans la rue Saint-Antoine, sous la présidence de Merlieux. Valleton n'était plus que simple orateur. A la faveur de la transformation électorale, Merlieux n'avait pas eu peur de reprendre sa qualité de président, des discours chauds et vifs ont été prononcés en faveur de Barbès, de Louis Blanc et de Raspail. On est convenu toutefois de rapporter les votes sur Ledru-Rollin, afin de ne pas éparpiller les suffrages. Quant à Louis-Napoléon et à Cavaignac, ils ont été meurtris impitoyablement. Voulez-vous un échantillon de l'éloquence de Valleton, à ce propos? Vous verrez comment cet audent clubiste a retrouvé la parole depuis qu'elle ne lui est plus ravie par le mutisme imposé à ses précédentes fonctions de président:

"Citoyens, Cavaignac ferait un excellent président de la république chez les Arabes; mais il ne peut pas faire notre affaire. Il nous faut autre chose qu'un sabreur pour nous diriger. Cavaignac n'est d'ailleurs qu'un royaliste. Il y a deux jours, notre bon ami Greppo, député de Lyon (applaudissements frénétiques pour Greppo) ce digne camarade de Proudhon (autres bravos pour Proudhon), est allé pour rendre une visite fraternelle à ce général. Mais il a été tellement ébouffé d'apercevoir des soies en satin, des fauteuils en soie, des rideaux fastueux, des garnitures de cheminée en or, des lustres splendides, en un mot tout l'attirail qui caractérise la demeure des banquiers et le palais des rois; qu'il s'est enfui comme si le diable était à ses trousses... et notre bon ami Greppo court encore... (Vive Greppo! à bas Cavaignac!)

Nous avons eu aussi des parodies. Une scène digne de la comédie italienne s'est passée à la salle de la Redoute, où les boulangers, les mitrons patriotes, tenaient leur club hebdomadaire. Le nommé Loiseau présidait à côté de l'éternel, de l'infatigable Bonnard. Parmentier et Boucharde, deux honorables pétrisseurs de farine, montent à la tribune en même temps et se traitent de voleurs. Ils se battent à qui possèdera la tribune. N'y pouvant parvenir ni l'un ni l'autre, ils s'arrachent les cheveux, se pochent l'œil et se mordent le nez, puis roulent sur les degrés de la tribune, blanche encore à l'heure qu'il est de cette farineuse colère. Le commissaire de police présent à la séance, déclare au président qu'il ne peut plus longtemps tolérer qu'une assemblée se prolonge au milieu d'un pareil pétin, et le président se convie en déclarant qu'il aimerait mieux entrer dans un four que de rester au milieu de ce tapage. Bonnard essaie en vain de faire entendre sa voix... Il est méconnu! Un brutal l'appelle blagueur, et après un échange prolongé de jurons, de coups de poings et de coups de pieds, ces terribles boulangers se séparent aux cris de: "Vive la république démocratique et sociale!" Le tableau vous paraîtra chargé. Il n'en est pas moins exact. La vérité est plus forcée que cette esquisse affaiblie.

Les néophytes de la Banque du peuple se réunissent aussi le dimanche, rue du Faubourg-Saint-Denis; un assez grand nombre était accouru hier des environs, pour voir et entendre se bon monsieur Proudhon; mais Jules Lechevalier, premier ministre du maestro, a déclaré qu'il n'y aurait pas de séance publique, attendu que ce qu'il avait à dire ne pouvait être confié qu'à huis-clos. Un nommé Blanc a protesté contre cette mystérieuse exclusion.

Pour achever l'esquisse de ces réunions dominicales, il faudrait vous analyser la

conférence de l'abbé Chintôme, ce communiste orthodoxe, aussi radical que Cabet, mais socialiste à la façon des bons pères du Paraguay, en ne comprenant pas qu'une réforme démocratique ait lieu autrement que par le ministère de l'Eglise. Il est tombé hier à bras raccourcis sur Proudhon. "C'est un grand esprit, a-t-il dit, mais en même temps un grand orgueil. Sa présomption est vaste comme la tour de Babel. Elle le perdra. C'est dommage; il avait l'étoffe d'un législateur. Deux mœurs austères et un esprit robuste; mais son athéisme est le ver par lequel ses doctrines sont déjà rongées..."

Il y a eu aussi cinq ou six banquets. On ne les compte plus. Un d'entre eux était bonapartiste. C'est chez Tonnelier, barrière du Maine, qu'il a eu lieu. Les femmes et les enfants étaient admis. On a mangé, bu et dansé. Aucun toast n'a été porté, aucun discours prononcé. Le silence a été joyeux. La joie a été silencieuse... Voilà un parti qui craint de se compromettre, même en buvant, (Villes et campagnes.)

Chronique politique.

* On se préoccupe beaucoup, dans le monde politique, des longues visites faites au chef du pouvoir exécutif par M. Proudhon. Quelqu'un ayant reproché cette accointance au Julien l'Apostat de la propriété, il aurait, dit-on, répondu: "Laissez donc, quand je vais chez les gens, je les compromets plus qu'ils ne me compromettent."

* La République annonce que le banquet des femmes socialistes aura lieu samedi prochain. Décidément le socialisme tombe en quenouille.

* On lit dans le Corsaire: "A propos de bonapartiste, il est fort question de républiques que les divers membres de la famille Bonaparte doivent exercer contre le trésor national. Tous se proclament frustrés et dépouillés par les deux Restaurations de 1814 et de 1815.—On porte à 20 millions le chiffre de ces demandes.—M. Dupin a dit à cette occasion: "Décidément on prend la France pour une vache à lait." Nous nous permettons d'ajouter que M. Dupin a été bien capable d'aider M. Bonaparte à la traire.

* On s'est occupé, depuis quelques jours, d'un duel qui aurait eu lieu ou qui devait avoir lieu entre MM. Ledru-Rollin et Léon Faucher. Comme les faits qui ont donné lieu à cet échange d'explications se sont passés en séance publique, nous croyons pouvoir les reproduire. Lorsque M. Puyat descendit de la tribune, M. Léon Faucher lui cria, dit-on, que lorsqu'on émettait de pareilles idées, il fallait avoir le courage d'aller les défendre derrière les barricades. M. Ledru-Rollin, qui était à peu de distance de M. Faucher, aurait interpellé celui-ci en lui disant: "Et vous, M. Faucher, êtes-vous allé aux barricades?" Non, aurait répondu M. Faucher; mais la première fois que vous y conduirez les vôtres, vous me trouverez en face de vous." La querelle ainsi commencée s'envenima, et arriva, dit-on, à une provocation.

(Opinion)

* On nous assure qu'un des principaux acteurs de la révolution de Vienne, le sieur Blum ou Blount, président d'un des clubs viennois les plus exaltés, est une espèce de bohémien qui était vendeur de contremarques à Paris, et qui cumulait avec ce négoce d'autres industries d'un genre encore moins élevé. Les révolutions ressemblent à ces filles de bonne mai-